67e ANNEE (7e SÉRIE) N° 51 19 DECEMBRE 1957

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr F.-M. CATHERINET
Protonotaire apostolique
Directeur

R. DESVOYES
Chanoine titulaire de Langres
Codirecteur

NOTES MARIALES

(*Suite* et *fin*. — Voir *Ami* du 12 décembre)

Seconde partie : ETUDES DIVERSES

8. — Un article extrêmement intéressant de la « Revue des sciences philosophiques et théologiques », sur « *Le* » *principe premier de la mariologie ?* (A. PATFOORT, O. P.). Remarquez « *le* » entre guillemets, et le point d'interrogation qui termine le titre. Le sujet est suggéré à l'auteur par le bel ouvrage du P. Dillenschneider, *Le principe premier d'une théologie mariale organique*, dont l'*Ami* a fait en 1956 (p. 307-308) la recension. D. se demandait :

> Faut-il envisager un traité marial cohérent et en chercher l'idée-mère, comme principe d'unification, soit dans la perspective christique, soit dans la perspective ecclésiale. Ayant montré les avantages et les inconvénients de la double perspective, D. conclut que la vérité sera dans le raccord des deux aspects. Mais le principe premier d'une mariologie vraiment organique relèvera, en ce cas, du dessein primordial de Dieu sur Marie et ne peut être saisi qu'à travers l'Ecriture Sainte. (*Ami*, 307).

Tout en félicitant D. d'avoir apporté sa part à la clarification du problème, le théologien dominicain pose la question de la mariologie en traité distinct et autonome. De là, cet article « le » entre guillemets et le point d'interrogation. Pour lui,

> il faut en rabattre beaucoup de l'idée, en théologie et pour quelque traité que ce soit, d'un principe *unique* qui permettrait de *déduire* par une inférence rigoureuse la totalité de l'un ou l'autre mystère, et, inversement, que l'absence en mariologie d'un tel principe ne doit pas faire conclure à l'absence de vraies nécessités et de connexions étroites dans le mystère de Marie... Nous pourrons ainsi reconnaître sans inquiétude et expliquer la dualité réelle qu'enveloppe *le* principe premier du P. Dillenschneider, et, d'autre part, ne pas consentir comme lui à le réduire à un principe « sous lequel viennent se ranger assez normalement » les autres prérogatives de Marie, mais lui attribuer valeur vraiment explicative.

Et voici comment, dans une page de grande allure théologique, l'A. explique le mystère de Marie. La Vierge

> est prise tout entière dans la finalité et dans la « matière », si l'on ose dire, du mystère de l'Incarnation. Cela fondera, dans l'équilibre et la hiérarchie de ses perfections et de ses fonctions, une dualité analogue à celle (qu'on voit) pour le Christ. La dignité et les rapports personnels avec Dieu lui-même que constitue la maternité divine, entraînent avec une convenance que nous reconnaissons extrême : sainteté éminente, association unique au Rédempteur, en un mot un reflet permanent de la primauté du Christ. Mais si l'on réfléchit à la raison pour laquelle Dieu a voulu avoir une mère, on sera amené à la perspective du motif de l'Incarnation : miséricorde divine adaptant son salut aux conditions de l'humanité déchue, et de ce point de vue la finalité de la maternité divine pourrait sans doute se résumer tout entière en ceci : une plus parfaite acclimatation de l'Incarnation et du don de Dieu dans l'humanité. Enracinement du mystère de l'Incarnation *dans la réalité humaine*, puisque c'est par Marie que le Fils de Dieu entre dans la race d'Adam et peut présenter à son Père une réparation et un désir qui émanent de cette race. Enracinement du mystère de l'Incarnation *dans la pensée humaine*, puisque d'une part le rôle maternel de Marie confirme pour nous l'authenticité de l'Incarnation et que d'autre part la vue de toutes les perfections et fonctions qui se développent en Marie en vertu de son lien spécial avec le Fils de Dieu, propose par un exemple éminent et pleinement réussi ce que peut être l'accueil et la fructification de l'Incarnation dans la race humaine.
>
> Dans cette dernière ligne la plénitude de grâce, le consentement et l'intégration personnelle de Marie à toutes les étapes de la Rédemption, son Assomption paraissent non seulement comme des conséquences de sa dignité maternelle, mais comme des signes, destinés à l'humaine faiblesse, de ce que l'Incarnation apporte, demande et suscite ; Marie résume, contient, préfigure toute la réponse et tout l'enrichissement de l'humanité, elle le fait grâce à la dignité suréminente et aux ressources de sa maternité, et comme elle le fait à la fois en vérité, en plénitude, en association unique au Fils de Dieu, elle nous obtient, en le faisant, la grâce, mais sans doute n'a-t-elle et cette dignité et cette plénitude et cette influence *que parce que* dans le dessein de Dieu, elle est appelée à « incarner » pour nous l'accueil et le rayonnement de l'Incarnation. Nous retrouvons ici la tension entre dignité interne et finalité providentielle ; nous retrouvons une priorité réciproque, en Marie comme dans le Christ, de la *causalité* sur notre salut qui se rattache à leur dignité et de la valeur de *signe* que présente leur condescendance, leur souffrance et toute leur destinée au service de notre lenteur à accueillir le divin...

Ainsi, conclut l'A., il y a une réelle continuité organique entre tous les principes premiers proposés pour la mariologie, mais ils se situent à une inégale profondeur ou à des registres différents :

> « Mère de Dieu » est le principe ultime dans l'ordre de la causalité formelle ; « Prototype de l'Eglise » est sans doute le principe ultime dans l'ordre de la finalité ; « Mère du Rédempteur », titre complexe, unit les deux perspectives, ce qui, descriptivement, est un avantage, mais sans distinguer les registres où chacune a respectivement priorité, ce qui théologiquement est une faiblesse.

L'unité de la destinée de Marie vient *de sa position relative au Christ* ; toutes les phases du développement de son destin sont commandées par le déroulement du mystère d'une autre personne, elle-même toute liée aux conditions dans lesquelles elle a trouvé sa race. L'unité du mystère de Marie est empruntée à une autre unité, celle du mystère de l'Incarnation ; en un mot, c'est une unité parallèle.

* *

9. — La petite revue montfortaine, « *Cahiers marials* » tâche « au-delà des questions qui intéresseraient surtout les spécialistes de la théologie, de se maintenir en contact avec un public plus tourné vers l'apostolat » (Mgr Matthieu, évêque d'Aire et Dax). On y trouve d'excellentes suggestions dont il est possible de citer ici quelques spécimens.

Tout d'abord l'article de S. Exc. Mgr MATTHIEU, dont on vient de citer une phrase : *Marie et notre foi*. Rappelant le rôle du *fiat* de l'Incarnation, qui marquait le consentement de l'humanité au mariage spirituel contracté entre la divinité et l'humanité, l'éminent prélat déclare que la tâche d'Action catholique apparaît ici dans sa perspective mariale :

> La tâche essentielle de tout apostolat est de préparer l'union de l'homme à Dieu en s'engageant dans les voies de l'Incarnation.
>
> Le Christ mystique est, jusqu'à la fin des temps en devenir.
>
> Le devoir de l'Apostolat est de multiplier les sarments dans cette vigne mystique dont le Christ est le cep.
>
> Le devoir de l'Apostolat est de multiplier les membres dans ce corps mystique dont le Christ est la tête.
>
> ....
>
> Le Fils de Dieu est venu parmi nous, il est mort et ressuscité afin d'obtenir de chacun de nous ce qu'il a obtenu de la Vierge. On ne participe à la rédemption qu'en participant au consentement donné par Marie le jour où, s'inclinant devant l'Archange, elle dit : « Voici la servante du Seigneur. Qu'il me soit fait selon votre parole. »
>
> L'Action catholique ne possède pas un pouvoir miraculeux. Elle ne devient efficace qu'en se soumettant aux lois qui règlent son exercice... Notre devoir est d'entrer dans le plan divin qui veut que l'Eglise grandisse en nous faisant participer au consentement de celle qui, le jour de l'Annonciation, représenta l'humanité rachetée : l'Eglise.

C'est par la foi que se réalisera la soumission à ces lois. De là le titre de l'article.

Dans sa foi, *L'Eglise médite le mystère de Marie*. Et c'est sur cette foi de l'Eglise que doit se bâtir la théologie mariale : l'histoire jalonne les étapes de cette foi : l'antithèse Eve-Marie, la maternité divine, la Vierge-Mère, la Sainteté sans tache, l'Immaculée Conception, la Royauté de Marie, son assomption, sa médiation céleste, sa maternité spirituelle, sa corédemption, Marie et l'Eglise et jusqu'aux apparitions qui fortifient cette foi (M. BARRÉ, S. M. M.).

En un mot, le P. Jean HÉMERY, S. M. M., fait connaître le visage spirituel de Marie : « Je suis la servante du Seigneur ». *Marie, servante du Seigneur :*

> Servante du Seigneur, la Vierge l'est depuis sa prime existence et chaque jour davantage, à travers les banalités de la vie quotidienne... (Cette) définition de la Vierge exprime aussi notre fonction dans le monde et dans l'Eglise : il nous appartient de la réaliser à notre tour, car elle traduit une loi fondamentale du Royaume de Dieu.
>
> La grâce baptismale nous a introduits gratuitement dans le nouveau peuple de Dieu, faisant véritablement de nous ses enfants. Mais, bénéficiaires de la régénération, nous restons, au sens de Marie, serviteurs de Dieu et de son Règne.

Le second fascicule de « Cahiers marials » est intitulé « *Marie dans l'histoire du peuple de Dieu* ». Nous avons eu le plaisir d'y rencontrer un article simple et savant à la fois d'un collaborateur de *l'Ami*, M. GELIN, *Marie, témoin de la promesse*. La promesse messianique s'est toujours conservée en Israël : la méditation de l'histoire du salut

> se poursuivait dans un climat de chaleur spirituelle, celui des exhortations prophétiques (Osée, Jérémie, Ezéchiel), des prières psalmiques (Néhémie, IX) ou des exposés pieux (Ecclésiastique) ; elle portait toujours sur les mêmes matériaux de base ; les hauts faits de Yahvé, ses « jours » et ses promesses ; les mêmes personnages y occupaient la scène : Abraham, Moïse ou David, l'un ou l'autre plus ou moins soulignés, en vertu des centres d'intérêt qu'il faut repérer pour telle ou telle époque. Marie, à son tour, reprendra la méditation traditionnelle de son peuple. C'est sans doute vaine curiosité de se demander si elle lisait dans le texte les Saintes Ecritures ou si elle fréquentait assidûment la Synagogue de son village ; c'est bien plutôt par le canal de sa famille et de son milieu qu'elle acquit les matériaux nécessaires à sa « Ruminatio Scripturarum ».

C'est dans cette perspective que l'A. présente la préparation de Marie à la réalisation des promesses divines, et dessine à grands traits la connaissance qu'avait Marie, aux environs de l'Incarnation, du dessein de Dieu sur le monde. Il insiste tout particulièrement sur la tradition des « *anawim* » (humbles, pauvres-de-Yahvé), de ces spirituels dont Marie continue consciemment la lignée; mais la pensée commune de son milieu d'*anawim*, Marie l'avait, à un degré inappréciable, approfondie; elle était devenue chez elle, pour ainsi dire, existentielle. Alors est venue la grande révélation, dont il ne pouvait être question dans l'Ancien Testament et dont Marie a reçu la confidence.

Le P. HÉMERY prend le départ de ses réflexions là où M. Gelin aboutissait, au *Fiat* de Marie, pour insister sur *le Fiat et l'histoire du salut*.

> *Fiat !* Ce mot, qui a ouvert le monde au salut, a pour nous, une résonance si familière que nous ne saisissons peut-être pas tout ce qu'il renferme de profond, d'inouï. Et cependant il exprime le plus haut état de la conscience humaine devant Dieu et, qui plus est, une attitude d'âme que chacun doit faire sienne s'il veut, comme la Vierge, s'ouvrir au salut du Christ et marcher avec lui dans le sens de l'Histoire vers la Cité Eternelle.

Cet accueil au salut, offert par Dieu, l'A. le considère, d'abord en Marie, pour nous montrer, ensuite, comment notre réponse aux avances divines doit préparer et réaliser le salut du monde.

* *

10. — On peut penser que le nouvel ouvrage du P. Clément DILLENSCHNEIDER, C. SS. R.[1] répondra pleinement aux considérations proposées par le P. Pattoort et par Mgr Philips (voir ci-dessus). En effet, *Marie dans l'Economie de la création rénovée* montre comment la vocation de Marie s'intègre parfaitement dans le cadre biblique et traditionnel de la création restaurée par le Christ. Sous cet aspect assez nouveau, mais foncièrement théologique, D. nous offre une véritable « Somme mariale », aussi complète que possible, dans laquelle la figure de la Vierge Mère s'insère de façon vivante et concrète dans l'histoire du messianisme prophétisé et réalisé. Il tient compte des travaux de valeur, publiés par les auteurs contemporains ; mais il se les assimile et les fait entrer dans le cadre d'une pensée très personnelle et maîtresse d'elle-même. Dans la perspective biblique de la nouvelle création, il rapproche les deux courants de la mariologie contemporaine, déjà signalés par lui dans son précédent livre, le courant christologique et le courant ecclésiologique.

La première partie de l'ouvrage décrit « la création nouvelle dans l'histoire de notre salut ». La notion biblique de la nouvelle création envisage, non une pure reprise de la création première, mais une création renouvelée. La création première aboutissait à son chef-d'œuvre, l'homme ; mais l'homme prévaricateur a précipité sa déchéance jusque dans la matière. Toutefois, un renouveau est promis, qui doit, lui aussi, partir de l'homme. Ce renouveau se prépare par l'alliance abrahamique (élection d'Israël), par l'alliance mosaïque, par le message du renouveau chez les Prophètes. La loi mosaïque devait faire fonction de pédagogue vers le Christ ; mais la faillite du peuple élu face à la loi mosaïque fait pressentir la doctrine de S. Paul sur « la Loi et le péché » et la libération par la mort du Christ des impuissances de la loi ancienne à laquelle se substituera la loi de l'esprit, le régime de la grâce.

Le thème de la nouvelle création se trouve déjà suffisamment indiqué chez les Synoptiques, principalement au baptême de Jésus et à sa Transfiguration. S. Paul voit la nouvelle création à travers un mystère de mort et de résurrection où sont plongés l'humanité, la chair, le monde ; la résurrection tout particulièrement est un événement cosmique, « le huitième jour de la création », que rappelle sans cesse le dimanche. C'est là, peut-on dire, la phase d'inauguration, qui récapitule progressivement dans le Christ la création sauvée ; une puissance d'attraction et d'intégration saisit des hommes de toute race pour les assimiler au corps du Christ ressuscité. Mais il y aura une dernière phase, celle de l'achèvement final : la résurrection des corps, avec la participation du monde matériel au triomphe ultime des fils de Dieu.

Cet aperçu sur la création rénovée nous donne les présupposés nécessaires à l'intelligence du rôle de Marie. Tout d'abord, le « nouvel Adam » de la nouvelle création. L'A. esquisse le passage du « Fils de l'homme » de Daniel, qu'on retrouve chez les Synoptiques, au nouvel Adam de S. Paul. Ici, l'antithèse des deux Adam, avec ses différents aspects, nous met en présence du Christ, image de Dieu, en laquelle nous devons être transformés. Notre récapitulation se fera dans le Christ, et par le mystère de l'Incarnation, et par la résurrection glorieuse qui montre le nouvel Adam en puissance de vie rayonnante. L'A. rappelle la doctrine de la récapitulation à l'âge patristique et sa théologie à partir du mystère de l'union hypostatique.

L'Esprit-Saint doit jouer son rôle dans la nouvelle création. Son effusion avait été promise ; elle fut réalisée tout d'abord dans le Messie lui-même, dans le mystère de la résurrection, dans la jeune Eglise du divin ressuscité. L'action de l'Esprit se prolonge dans la recréation progressive du monde dans le Christ et verra son triomphe dans la résurrection finale.

L'Eglise est le nouveau peuple de Dieu dans le Christ ; elle est l'épouse du nouvel Adam en même temps que Corps du Christ ; mais, malgré notre insertion par elle au Christ-Chef, nous gardons notre personnalité distincte avec ses responsabilités propres.

Nous voilà maintenant à pied d'œuvre pour comprendre le rôle de Marie dans la nouvelle création. Tout d'abord dans la *préparation* de la nouvelle création. Le protévangile, la prophétie d'Isaïe montrent l'introductrice promise du chef de la nouvelle alliance. Mais déjà Marie personnifie spirituellement l'Eglise ancienne dans l'attente du Messie Sauveur : par sa compréhension du climat de l'alliance, par son ouverture aux leçons des Prophètes sur le Messie à venir et l'universalité du salut, elle resume en elle la puissance d'accueil des « Pauvres de Yahvé » au Dieu qui vient. Ici l'A. rejoint A. Gelin. Enfin, Marie apparaît comme le chef-d'œuvre anticipé de la nouvelle création dans le Christ-Jésus. Son immaculée conception marque le début de la création rénovée et démontre l'action universelle des mérites futurs du Christ.

Marie joue son rôle dans la *réalisation* de la nouvelle création. Mère du Nouvel Adam, elle rattache Jésus-Christ à toute l'humanité à racheter : de là un appel à une mission spéciale l'engageant, de concert avec le nouvel Adam, à participer à la restauration spirituelle de l'humanité. L'antithèse Eve-Marie, déjà affirmée par les premiers Pères (Irénée, Tertullien) n'a pas encore chez eux trouvé son explicitation dans l'économie rédemptrice. C'est plus tard seulement que, dégagée des autres typologies, l'antithèse Eve-Marie met en relief la maternité spirituelle de la Vierge-Mère et l'importance salvifique du *fiat* à l'annonciation. Ici, nous retrouvons l'*adjutorium simile* mis en relief par le P. Barré aux journées mariales de Besançon, son application progressive à Marie, d'abord sur le plan de l'incarnation rédemptrice, puis sur le plan de son association avec la personne du Christ à la passion. Par là s'ouvrent les perspectives sur le développement de l'association salvifique du Christ et de Marie. L'A. passe en revue les auteurs du XIIIe siècle, la diffusion de la doctrine au XIVe, le problème du mérite salvifique de Marie, les précisions de Salméron et de Suarez sur le rôle de Marie au regard de la primauté absolue de la rédemption par le Christ. C'est là toute la doctrine de la « corédemption mariale » avec tous les pro-

[1] In-8 de XVI-360 p., 1.400 fr. (relié : 1.800 fr.). Paris, Alsatia, 1957.

blèmes qu'elle implique : accord de la corédemption mariale avec la primauté du Christ-Rédempteur, concours marial direct et plénier à la rédemption.

Sur plus d'un point discuté entre théologiens, le magistère, on le conçoit, n'a pas pris position. Sur le point crucial de la corédemption, l'A. propose une solution aux difficultés soulevées :

Si l'on veut expliquer en profondeur le comment de l'intervention de Marie dans notre Rédemption objective, sans léser les droits imprescriptibles de l'unique Rédempteur, il faut résolument considérer cette coopération salvifique du côté de l'Eglise ou de l'humanité rachetée.

Cette humanité à sauver, le Christ Rédempteur, le nouvel Adam, la représente pleinement et surabondamment face à son Père ; et cette même humanité, Marie, la nouvelle Eve, la représente également, mais, face au nouvel Adam, en communiant en notre nom à son sacrifice rédempteur. C'est la perspective ecclésiale ou œcuménique où nous aurons à la situer qui nous donnera de la collaboration salvifique de Marie une explication par quoi ni la suprématie absolue, ni l'unicité du Rédempteur, ni l'unicité de son acte rédempteur ne seront compromises ou lésées (p. 176).

On pourrait ici, en ouvrant une subdivision dans l'ouvrage, envisager les rapports de Marie et de l'Eglise. Les multiples aspects de l'Eglise permettent de situer Marie par rapport à elle : Marie, Mère de l'Eglise, est dans l'Eglise ; elle est d'Eglise ; elle est l'Eglise personnifiée. Nous sommes contraints de passer rapidement sur différentes interprétations de la formule : « Marie, type de l'Eglise », pour en arriver aux personnifications dont Marie est le type : *a*) personnification de l'Eglise dans l'économie rédemptrice ; *b*) personnification de l'humanité à sauver au moment de l'Incarnation ; *c*) personnification de l'humanité à sauver au Calvaire ; *d*) personnification de l'Eglise dans son rôle de médiatrice céleste. Des précisions théologiques sur la médiation mariale dans la distribution des grâces, la principale concerne le rôle de l'intercession mariale par rapport à l'intercession du Christ lui-même :

Comme Notre-Dame n'a pas conditionné par son mérite *de congruo* au Calvaire la réalisation de la Rédemption *in actu primo,* elle ne conditionne pas non plus, du côté du Christ, la réalisation de la Rédemption *in actu secundo*... Son intercession céleste auprès de son Fils sera, elle aussi, adhésion plénière à l'intercession salvatrice du Christ. Marie ne cesse d'unir sa prière de mère et d'associée à la prière perpétuelle du Rédempteur auprès de son Père...

L'intercession universelle de Marie au ciel n'est en somme qu'un cas majeur de la communion des saints en exercice... Or Marie n'est pas seulement d'Eglise, le membre le plus éminent de l'Eglise, elle est l'Eglise. Epouse du Christ, elle la personnifie en quelque sorte. Du coup dans la communion des saints son rôle est universel sur son plan à elle, comme sur son plan à lui est universel le rôle du Christ-Chef. C'est donc toute l'Eglise militante et triomphante qui, en Marie, s'unit au Christ suprême intercesseur auprès du Père. Marie est en perfection l'Eglise orante.

Une nouvelle perspective s'enchaîne : maternité de grâce de l'Eglise et maternité de grâce de Marie. L'A. n'admet pas la thèse de certains théologiens envisageant un double plan pour cette double maternité de grâce ; sa solution est plus nuancée :

Le plérôme de vie de la Rédemption, le Christ le communique dans son ensemble à Marie et à l'Eglise, quoique en partie du moins sur un plan différent ; à l'Eglise sur le plan sacramentaire et le plan de la charité ; à Marie, sur le plan de la charité uniquement, mais d'une charité qui éclipse en puissance celle de tous les saints dans l'Eglise. Et très précisément parce qu'en Marie réside la grâce rédemptrice dans la plénitude de sa puissance rayonnante sur le plan de sa charité unique, nous l'appelons du même nom que l'Eglise, notre Mère à tous...

Une parenthèse doit être ouverte ici sur les relations de Marie avec l'Esprit-Saint dans l'économie de la création rénovée. La collaboration de l'Esprit-Saint et de Marie dans le mystère de l'Incarnation n'autorise pas pour autant, semble-t-il, l'appellation « Marie, Epouse du Saint-Esprit ». Quoiqu'il en soit, l'action du Saint-Esprit fait entrer progressivement Marie dans l'intelligence de sa mission, dont la pleine lumière lui est donnée à la Pentecôte. Et, dans l'Eglise post-pentécostale, Marie collabore avec l'Esprit : l'Esprit-Saint est l'âme et Marie est le cœur de cette église. « Spiritualisée jusque dans sa chair par sa virginité sans égale et assumée corporellement dans la gloire de son Fils, Marie est l'icône eschatologique de l'Eglise en attente de sa propre résurrection ». « Icône sainte » tout d'abord de l'Eglise ! Pourquoi ? Parce que autre chose être *dans* l'Eglise : justes et pécheurs y sont; autre chose, être *d'*Eglise : les saints sont d'Eglise par tout ce qu'il y a en eux de sainteté, les pécheurs sont d'Eglise par ce qui subsiste encore en eux d'attachement au Christ (caractère du baptême, vestiges de la foi et de l'espérance chrétiennes) ; mais d'ici la consommation finale, en Marie seule, l'Eglise n'aura pas rencontré de frontières, de limitation : elle est l'*Una sancta,* plus Eglise que toute l'Eglise. Mais cette icône sainte est une icône « eschatologique ». A quels titres ?

Tout d'abord, au titre de sa virginité :

La virginité chrétienne plonge ses racines dans le mystère glorieux du Seigneur. On la rapproche souvent du martyre et de l'ascèse. Elle est en effet un martyre, un témoignage d'insigne valeur ; elle est aussi une ascèse, un combat, et les maîtres spirituels de l'ère patristique se plaisaient même à l'identifier avec l'ascèse chrétienne.

Elle a cependant son visage bien à elle. C'est dans le prolongement du mystère rédempteur qu'il faut considérer et le martyre chrétien et l'ascèse chrétienne et la virginité chrétienne.

Ils reproduisent ce mystère dans ses différents aspects. L'ascèse chrétienne prolonge la lutte du Sauveur contre Satan ; le martyre chrétien continue le témoignage de sang de la mort du Christ ; quant à la virginité, elle se meut dans le prolongement de la rédemption du Seigneur épanouie en résurrection. Elle anticipe pour ainsi dire sur la rédemption totale de l'homme, sur sa résurrection finale et lui fait retrouver le chemin du paradis perdu.

Plus facile à saisir est le second titre de Marie à être « icône eschatologique ». Ce titre est son assomption glorieuse : Marie, en effet, dans son mystère de gloire, intègre par anticipation l'état de la rédemption finale de toute l'Eglise.

Tel est, résumé à grands traits et d'une façon bien imparfaite, le contenu de ce beau livre, qu'apprécieront tous les mariologues : ici, Marie est replacée dans le cadre même de sa vocation et du rôle que Dieu et le Verbe Rédempteur lui ont assigné dans l'économie de la création rénovée.

11. — *Petite Somme Mariale*, tel est le titre donné par S. Exc. Mgr Marcel-Marie Dubois, archevêque de Besançon, à un précieux volume, superbement illustré, d'une lecture agréable, et dont le contenu, tout en résumant la doctrine théologique mariale, atteindra certainement les milieux même non spécialisés. [2]

L'ouvrage de Mgr Dubois comprend deux parties : Vie de Marie, Théologie mariale.

I. — La *Vie* est puisée aux meilleures sources : les évangiles (principalement S. Matthieu et Luc), le souvenir des Pères et des écrivains ecclésiastiques, les traditions de la Palestine, la liturgie et, dans la mesure où l'on peut se fier à leurs récits, les écrits apocryphes.

La vie de Marie s'inaugure dans l'Ancien Testament, en ce sens que Marie y est préfigurée sous différents aspects, et même énoncée (protévangile et prophétie d'Isaïe).

Suivent les événements qui marquent les étapes de l'existence de Marie : sa famille (elle est de la lignée de David et la tradition nous a transmis les noms de ses parents, Joachim et Anne), sa conception immaculée, sa naissance, son nom et la fête qui le commémore, sa Présentation au Temple avec la fête du 21 novembre, ses fiançailles avec saint Joseph (nonobstant son vœu de virginité), l'Annonciation et la fête du 25 mars, la visitation et la fête du 2 juillet, le mariage de Joseph et de Marie, la naissance de Jésus et les solennités de Noël, la circoncision, la purification et la fête du 2 février, l'adoration des Mages, la vie à Nazareth pendant l'enfance de Jésus, le pèlerinage à Jérusalem pour les douze ans de Jésus, la mort de S. Joseph à Nazareth et la vie du Christ dans l'atelier.

La vie publique du Christ débute par une médiation, prélude des interventions ultérieures de Marie, aux noces de Cana. Rares sont ensuite les indications évangéliques relatives à la Sainte Vierge; vie effacée, dans laquelle cependant, échos des événements de la vie publique du Christ, ne manquent ni les joies, ni les tristesses. Aux approches de la Pâque, Marie doit avoir suivi son Fils à Jérusalem: quelle émotion dut-elle ressentir chez Simon le Lépreux quand la sœur de Lazare vint répandre le contenu d'un vase de nard inestimable sur la tête et les pieds de Jésus. Quelle émotion surtout d'entendre son Fils justifier la prodigue par ces paroles : « Elle a embaumé par avance mon Corps en vue de la sépulture » !

Et voici la grande semaine. La vraisemblance indique la présence de Marie à l'entrée triomphale de Jésus, le dimanche, à Jérusalem. Le lundi, c'est la scène des vendeurs chassés du Temple : sombre pressentiment de l'orage qui va éclater. Mardi, condamnation au Temple par Jésus de l'hypocrisie des sadducéens et des pharisiens : la haine s'accumule contre lui ; et la Mère, tenue au courant, est transie de crainte. Mercredi, heures de recueillement et de retraite, pendant lesquelles Jésus doit s'entretenir avec Marie. Jeudi, c'est la Pâque et l'institution de l'eucharistie : Marie y assistait-elle ? Après l'action de grâces, c'est Gethsémani, l'arrestation du Maître, l'interrogatoire chez Anne, puis chez Caïphe, le reniement de Pierre, la condamnation de Jésus et le vendredi, sa passion douloureuse, le chemin de croix, le Calvaire : Marie est là, au pied du Crucifié. Puis, les paroles du Christ mourant à S. Jean : « Voici ta mère » ; à Marie : « Voici votre fils ». Quelques heures après la descente du corps et son ensevelissement au tombeau... Marie est toujours là, mère de douleurs, *Notre-Dame de Pitié !*

Aux douleurs de la passion succèdent les joies pascales, l'ascension, qui laisse Marie présider à la fondation de l'Eglise et participer elle-même, à la Pentecôte, à l'effusion du Saint-Esprit. Puis, les dernières années sur lesquelles nous sommes mal renseignés ; c'est alors qu'auprès de l'Eglise naissante,

> Marie a magnifiquement assumé et rempli cette fonction singulièrement et pénible (de Mère des hommes), dont les débuts furent consacrés au Cénacle. Elle a admirablement soutenu la chrétienté naissante par *la sainteté de son exemple, l'autorité de ses conseils, la douceur de ses consolations, l'efficacité de ses saintes prières :* Elle fut vraiment la Mère de l'Eglise, l'Educatrice et la Reine des Apôtres à qui *Elle communiqua également une large part des divins oracles* qu'Elle « conservait dans son cœur » (Luc, II, 19). (Léon XIII, lettre du 5 septembre 1895).

Où Marie passa-t-elle ses derniers jours ? Ephèse ou Jérusalem ? l'A opine pour Jérusalem, où il existe une double tradition (textes et monuments). Le fait de la mort de Marie ne semble pas lui faire de doute, mort immédiatement suivie de la glorieuse assomption, qui place Marie au ciel, où sa vie se continue, vie intérieure d'adoration, vie extérieure penchée sur la vie des âmes en tout peuple et en tout temps.

II. — La théologie mariale pourrait suivre, étape par étape, l'histoire de Marie. L'A. préfère contempler Marie avec les yeux et le cœur de Dieu, s'attachant à l'excellence des réalités cachées qui ont pesé sur cette histoire. Et, au premier plan de ces horizons, il place la Maternité divine, et seulement au second plan les autres mystères de Marie, conséquences de ce grand mystère central.

La première place est donc donnée au dogme proclamé au concile d'Ephèse. Quelques rappels de textes scripturaires en montrent le bien-fondé dans la révélation ; d'ailleurs la tradition, dès le début, a considéré en Jésus une personne divine : les symboles confessent Jésus-Christ, Fils unique du Père, né du Saint-Esprit et de la Vierge Marie. Cette maternité divine commande la prédestination de Marie dans le même décret qui décidait l'Incarnation, et marque le rôle de protagoniste qui doit lui être attribué dans l'œuvre de notre salut. En même temps elle établit les « relations de famille » de la Vierge, non seulement avec le Verbe, mais aussi avec le Père et le Saint-Esprit. Elle est à la source de l'abondance de grâces et des privilèges incomparables dont a été comblée Marie.

La virginité perpétuelle avant, pendant, après l'enfantement, est résumée d'un mot : Marie, toujours vierge, *semper virgo*.

La maternité spirituelle de Marie, si chère aux âmes pieuses, repose surtout sur le sacrifice qu'elle a fait de son Fils pour notre salut : Pie XII, dans l'épilogue de *Mystici Corporis* le rappelle en quel-

[2] In-8 (14 × 20), 392 p., 28 hors-texte, 1.500 fr. Paris, Bonne Presse, 1957.

ques phrases très riches de sens théologique : ce fut, dit-il, Marie

« qui, exempte de toute faute personnelle ou héréditaire, toujours très étroitement unie à son Fils, *se présenta* sur le Golgotha au Père éternel ; *en y joignant l'holocauste* de ses droits et de son amour de Mère, comme une *nouvelle Eve, pour tous les fils d'Adam* qui portent la souillure du péché originel ; — ainsi, celle qui... corporellement, était la Mère de notre Christ, devint *spirituellement la Mère de tous ses membres* par un *nouveau* titre de souffrance et de gloire.. »

Cette maternité spirituelle de Marie se manifeste dans l'association de la Vierge Mère à notre rédemption : la « Corédemptrice »; par sa médiation universelle et toute puissante : « médiatrice de toutes les grâces ». Ne peut-on pas de là conclure que, si Jésus est le Chef du Corps mystique, Marie, en dépendance de ce Chef, en est le Cœur ?

Le livre de Mgr Dubois réserve un traitement de faveur à l'Immaculée Conception. C'est justice : la proclamation du dogme en 1854 est au cœur de la théologie mariale. L'A. en expose les preuves scripturaires et traditionnelles et, subsidiairement, y rattache le motif de l'Incarnation et le problème controversé du degré de la grâce initiale en Marie. De cette pureté initiale, on peut légitimement passer à la beauté physique du corps, à la science dans l'intelligence, à la grâce sanctifiante dans l'âme de la Vierge et conclure que Marie fut vraiment « le chef-d'œuvre de Dieu ».

Notons quelques pages suggestives sur la psychologie de la Vierge : Marie, jeune fille ; Marie, épouse ; Marie, maman ! Mais il faut s'arrêter surtout aux trésors de son cœur, cœur saint, immaculé, virginal, maternel, douloureux... Qui pourra dire l'amour du Cœur de Marie pour Dieu et pour les hommes ?

Plus récemment promulgué est le dogme de l'Assomption (1er novembre 1950). La définition de ce dogme a réservé la question de la *mort* de la Sainte Vierge. Nous l'avons dit, l'A. accepte le fait de cette mort : mort d'amour et d'amour pour Jésus. Mais, aussitôt après la mort, la présence corporelle de Marie au ciel :

La séparation de l'âme et du corps (la mort), à plus forte raison la corruption du corps, sont également suites du péché d'Adam. Aussi l'immaculée conception de la Vierge demandait qu'Elle fût exempte, sinon de la première si celle-ci était un bien, du moins de sa prolongation et aussi de la seconde. Cette conception immaculée de Marie entraînait son Assomption corporelle « Ces deux privilèges sont très étroitement liés » (Bulle *Munificentissimus*).

D'ailleurs, la fête de l'Assomption, célébrée avec ferveur dans toute l'Eglise, témoigne suffisamment de la croyance universelle au dogme que devait définir Pie XII. Et, du ciel, Marie exerce sa souveraineté sur le peuple chrétien : reine de l'univers, elle est aussi, et tout particulièrement, la « reine du clergé ».

Comment mieux terminer la théologie mariale qu'en rappelant que le mystère de Marie est parallèle au mystère de l'Eglise ? Marie et l'Eglise sont *vierges* ; toutes deux sont *épouses*, épouses du *Verbe fait chair* ; toutes deux sont *mères*. Vierges et épouses du Christ, elles sont encore et tout ensemble *mères du Christ* ; toutes deux, *reines*... Mais Marie est plus que l'Eglise : « Elle est au-dessus de l'Eglise, des trois Eglises, et des armées célestes, et des mondes sous tous leurs aspects, Reine ! une jeune Reine, replendissante. Mais, parce qu'elle est Mère : celle de Jésus, la nôtre ; c'est dans tous les sens que Thérèse de l'Enfant-Jésus pouvait dire : « Elle est plus Mère que Reine ».

* *

12. — Pour nous permettre de joindre à ces notes mariales la présentation du tome V, de *Maria* (lequel doit paraître incessamment) le R. P. du Manoir a bien voulu nous en communiquer les dernières épreuves.

Ce tome de 1100 pages, s'ouvre sur une magistrale préface du R. P. Riquet sur l'objet des études qu'il renferme : « la sainte Vierge et l'expansion du catholicisme ; le culte marial dans les différents pays du monde ». Déjà le tome IV (voir *Ami* 1956, p. 299-300) avait conduit le lecteur en Europe et en Asie ; ici, l'Afrique, l'Amérique et l'Océanie sont spécialement explorées.

« Avec ce volume, écrit le P. Riquet, s'achève le tour du monde de la piété mariale amorcé dans le tome précédent. Dans tous les continents, sous toutes les latitudes, d'un pôle à l'autre, partout la Vierge Marie, la Mère de Jésus, nous apparaît profondément enracinée dans la dévotion des peuples les plus divers. Japonais et Chinois, indiens des Amériques, noirs africains, malgaches et polynésiens aussi bien que les populations blanches ou brunes de l'Europe et de l'Asie ont, par milliers, par millions, adopté ou conservé, à travers les siècles, des habitudes tenaces de la fervente piété envers la Vierge Marie. On voit les esquimaux du détroit de Bering guetter les phoques en tenant d'une main le rifle et de l'autre un chapelet, tout comme le roi de Samoa, en Polynésie, s'avançait face à l'ennemi en brandissant le chapelet que chaque jour il récitait pieusement. L'icône de la Vierge, si chère aux peuples slaves et aux byzantins, se retrouve, sous mille formes variées, s'inspirant des traditions locales, dans l'igloo comme dans l'isba, dans la paillotte africaine comme dans le rancho de la Pampa. Partout des sanctuaires, somptueux comme les cathédrales des vieux pays de chrétienté, y compris la Pologne et la Russie, ou rustiques comme les églises missionnaires, en pleine brousse, voient affluer les pèlerinages qui, chaque année, attirent et rassemblent, autour de quelque statue de la Vierge, des foules nombreuses et bigarrées...

... Les vestiges ne manquent pas de la dévotion mariale dès les premiers siècles du christianisme. L'Egypte, antique royaume des Pharaons, nous a conservé sur un papyrus du IIIe siècle la plus ancienne prière à la Vierge Marie, Mère de Dieu, *Theotokos*, prélude à toute une floraison d'hymnes et d'antiennes mariales qui survivent encore dans la liturgie copte. Tout le long des côtes de l'Afrique, d'Alexandrie à Carthage comme d'Alger à Tanger, les fouilles ont fait surgir mille traces d'une piété mariale largement répandue, médailles, bas-reliefs, mosaïques, statues antiques. L'Ethiopie atteste, elle aussi, par ses traditions, sa liturgie, son iconographie, l'antiquité de sa dévotion à Marie. Est-ce que la fameuse stèle de Si-ngan-fou ne révèle pas la présence en Chine, aux VIIe et VIIIe siècles, de missionnaires nestoriens qui prêchaient, entre autres, « qu'une femme enfanta le Saint en Judée » ?

... Il importe de noter que la propagation de la dévotion mariale, dans les régions inconnues des Romains, alla de pair avec leur découverte par les navigateurs européens. C'est ainsi que l'on trouve au Congo, dès 1485, une église dédiée à Notre-Dame de l'Annonciation, cependant que le roi indigène Nzinga et nombre de ses

sujets demandent et reçoivent le baptême ; que Jacques Cartier, après avoir mis sa croisière sous la protection de Marie, Etoile de la Mer, inaugure au Canada, dès 1534, cette épopée qui aboutit, le 17 mai 1642, à la fondation de Ville-Marie (Montréal), et se poursuit aujourd'hui par de vigoureuses manifestations de la piété mariale des Canadiens français, anglais, voire indiens ; que, le 28 juillet 1595, une baie des îles Marquises reçoit le nom de la Mère de Dieu, *Madre de Dios*, cependant que les Philippines, dont le peuple est devenu chrétien dès 1605, reçoivent, en 1626, à Antipolo, cette statue de *Notre Dame de la Paix et du Bon Voyage* qui leur est envoyée du Mexique devenu déjà, comme le Brésil, le Pérou, le Chili, l'Argentine, terre de chrétienté, donc terre de Marie.

C'est donc à partir des XVI^e^ et XVII^e^ siècles que l'extension de la piété mariale est devenue mondiale. Cette extension remarquable démontre et souligne deux faits importants qui l'ont rendue possible. D'abord, les hommes audacieux qui réussirent à joindre le nouveau monde à l'ancien, les Christophe Colomb, les Magellan, les Cabral, les Jacques Cartier, ceux qui, sur leurs traces, implantèrent la civilisation occidentale aux Indes et dans les Amériques étaient, pour la plupart, des chrétiens dévots à la Vierge. Ils lui avaient consacré leurs blanches caravelles, ils avaient mis leur aventure sous sa protection, ils avaient fait des vœux pour qu'elle les sauvât de périls extrêmes, ils portaient avec eux son image et, à peine débarqués, ils lui dédièrent quelque chapelle rustique. Le présent volume en apporte cent témoignages. On y verra aussi que, parmi les missionnaires, ceux, notamment, des régions les plus difficiles d'accès ou les plus éprouvantes par le climat glacial ou tropical, un grand nombre appartiennent à des congrégations nommément dédiées à la Vierge Marie — tels les Oblats de Marie Immaculée ou les prêtres de la Société de Marie, les Maristes — les autres ayant tous donné une place importante dans leur spiritualité à la Vierge Marie, reine des missions.

Mais cette extension universelle et relativement rapide de la piété mariale ne fut possible, également, que parce qu'elle a trouvé sous toutes les latitudes, parmi les civilisations si diverses de l'Extrême-Orient et du Grand Nord, des âmes déjà disposées à l'accueillir. C'est un fait que les indigènes de l'Afrique Centrale, comme ceux des Amériques, de l'Asie et de l'Océanie, ont très vite adopté les formes traditionnelles de la dévotion envers Marie, Mère de Jésus.

Après cet aperçu sur le contenu du livre, relatons-en les différentes études.

Tout d'abord honneur à l'Afrique. — Le Père J. BOUCHAUD, C. S. Sp., dans *Marie et l'Afrique*, étudie les origines chrétiennes en Afrique, puis, après l'invasion des barbares et des Maures, les lueurs qui subsistent encore dans la nuit, l'éveil de l'Afrique sous l'impulsion des missions et la résurrection présente de l'Afrique avec la dévotion à Marie et les grandes manifestations mariales. — Le P. Giulio BASETTI-SANI, O.F.M. fait un tableau de *La dévotion populaire mariale en Egypte*. — Mais en ce qui concerne *Marie dans la liturgie copte*, le P. Gabriel GIAMBERARDINI, O.F.M., fournit une étude extrêmement fouillée et intéressante . après la documentation liturgique, il en extrait un contenu dogmatique très complet. — *Le culte de la Sainte Vierge dans les missions de la Congrégation du Saint-Esprit* est abondamment décrit par le P. A. CABON. — Le P. Al. ARNOUX fait l'histoire de *La dévotion à la Sainte Vierge dans les missions des Pères Blancs :* la protection singulière accordée par Marie aux missionnaires et à leurs œuvres est frappante en plusieurs circonstances. — Puis, voici *Madagascar, terre de l'Immaculée* (histoire et formes du culte), par le P. GRAUSEM, S. J., professeur au Séminaire d'Ambatoroka, Tananarive. — Le P. Léopold DENIS, directeur de la « Revue du clergé africain », dans *Le culte marial au Congo belge et au Ruanda-Urundi*, passe en revue les différents vicariats apostoliques où s'est développé ce culte : « grâce aux prêtres européens et indigènes et aussi, il faut le dire, à tous les Frères et Sœurs qui les aident, la dévotion à Marie fleurit partout sur le territoire du Congo Belge et du Ruanda-Urundi ». — Le P. Marcel FERRAGNE, O. M. I. retrace l'histoire de la dévotion mariale en Afrique du Sud : *Basutoland, terre de Marie*.

Le culte marial en Amérique fait l'objet de la seconde partie du volume. — Le premier article, consacré à *La dévotion à la sainte Vierge au Canada de langue anglaise* est dû à la plume de S Em. le card. MAC GUIGAN, archevêque de Toronto. — *Marie dans l'histoire du Canada français* fait l'objet de l'étude de Roger BRIEN, directeur de la Revue « Marie ». — A côté des Canadiens anglais et français, le préfacier avait fait une place aux « Indiens » : *La dévotion mariale des Indiens au Canada :* c'est au P. Gontran LAVIOLETTE qu'est échu l'honneur d'en retracer l'histoire. — Allons plus au Nord et avec le P. Segundo LLORENTE, S. J., nous pouvons jeter un coup d'œil sur *Le Culte de Marie en Alaska*. — *Notre Dame aux Etats-Unis*, par Daniel SARGENT, nous fait assister aux débuts et au développement du catholicisme aux Etats-Unis sous l'égide de Marie. — Mais, d'une façon plus directe, la dévotion mariale est étudiée par le P. Daniel A. LORD, S. J., dans *Marie aux Etats-Unis*. — Au sud de la grande république, le Mexique, catholique par tradition, fournit au P. José ROMERO, S. J., l'occasion de parler de *La Piété du peuple mexicain envers la Vierge Marie*. — *Le culte marial en Amérique centrale* (Guatémala, Honduras, El Salvador, Nicaragua, Costa-Rica et Panama) et *aux Antilles* (Cuba et Porto-Rico) est esquissé par F. ARGUELLO. — Nous retrouvons le P. A. CABON, des Pères du Saint-Esprit, dans *Le culte marial dans les Antilles et dans la Guyane Française* (Républiques dominicaine et d'Haïti, Martinique, Guadeloupe). — Plusieurs études sont consacrées à l'Amérique latine : *La dévotion mariale en Argentine*, par Avelino Ignacio GOMEZ FERREYRA, S. J., de la Faculté de théologie de San Miguel ; — *La dévotion mariale en Bolivie*, par Teodoro Oroza DEUER ; — *La dévotion à la Sainte Vierge au Brésil*, par P. ROSSETTI, S. J.; — *La Sainte Vierge et le Chili*, par Alberto ARRANO, S. J.; — *La dévotion mariale en Colombie*, par J. M. PACHECO, S. J.; — *Le culte marial dans la république de l'Equateur*, par José Espinosa ROJAS, S. J;. — *La dévotion mariale au Pérou*, par Enrique T. BARTHA, S. J.; — *La dévotion mariale dans la république orientale de l'Uruguay*, par Rafael ALGORTA et Juan Luis SEGUNDO, S. J.; — *La Sainte Vierge et le Vénézuéla*, par Pedro P. BARNOLA, S. J.

Deux études sont consacrées à l'Océanie : Etude générale sur *La dévotion à la Sainte Vierge en Océanie*, par Patrick O'REILLY, S. M.; — Etude particulière sur *Le culte marial en Nouvelle Zélande*, par M. MULCAHY, S. M.

A vrai dire, l'essentiel des enquêtes est terminé; mais au livre VII, le P. du Manoir a cru devoir ajouter quelques « monographies complémentaires sur Marie en Europe et en Asie ». Le directeur de *Maria* a bien voulu nous demander quelques pages sur *Sainte Jeanne d'Arc et Notre-Dame de Bermont :* le sujet valait mieux que la brève indication donnée au tome IV. — *Le vœu de Louis XIII* est étudié par Maurice VLOBERG (son origine ; ses inspirateurs). — Le Dr Ludwig BOER, consacre une remarquable recension aux *Madones d'Allemagne* (images vénérées dans les principaux pèlerinages). — Remarquable également la description faite par Hans AURENHAMMER, des *Pèlerinages de Notre-Dame en Autriche.* — *Le culte marial chez les Serbes* « orthodoxes » est décrit par Djoko SLIJEPCEVIC, ancien professeur à la faculté théologique de Belgrade. — *Le culte marial en Slovénie* a pour auteur Nace CRETNIK, recteur de la mission slovène à Paris. — Florissant fut *Le culte marial en Croatie-Dalmatie médiévale* (640-1090) ; Stj. SAKAC, S.J., professeur à l'Institut Oriental Pontifical de Rome lui consacre une étude documentée.

Deux articles complémentaires pour l'Asie : *Le culte de la sainte Vierge aux Philippines,* par J. RIOU, S. J.; — *Le culte marial en Indonésie,* par J. VAN KEMPEN, S. J.

Quelques « articles synthétiques » complètent cette magnifique galerie : dans *La Dévotion à la Sainte Vierge,* Alphonse DAVID rappelle la nature, la légitimité, les actes et la nécessité de la dévotion envers la Mère de Dieu ; — *La théologie du rosaire* est présentée par le P. Benoît THIERRY L'ARGENLIEU, O.P.; en conclusion, l'A. insiste sur l'actualité du rosaire. — Utile autant qu'intéressant, l'article consacré par le P. HOLSTEIN, S. J. aux *Apparitions mariales* (révélation et révélations privées ; psychologie et discernement des apparitions ; les apparitions dans l'Eglise, attitudes en face des apparitions mariales). Combien d'apparitions n'ont pas été accueillies par l'autorité ecclésiastique !

Une simple énumération suffira pour les dernières études : *Les belles demeures de Notre-Dame Marie et l'Architecture,* par le chan. Y. DELAPORTE; — *La vierge Marie et le Cinéma,* par A. AYFRE, directeur au Séminaire Saint-Sulpice ; *Notre-Dame et la philatélie,* par Louis ROPARS ; — *Tota pulchra es, O Maria,* par Sœur MARIE-THÉRÈSE ; — *Marie et le Purgatoire,* par MÈRE MARIE DE LA VISITATION; — *Foi et piété mariales à Byzance,* par A. WENGER, directeur de « La Croix » ; — *Marie et le protestantisme à partir du dialogue œcuménique,* par Jérôme HAMER, O. P. ; — *La dévotion au Cœur de Marie,* par J. ARRAGAIN, supérieur provincial des Eudistes de France.

Trois documents pontificaux terminent le volume : lettre encyclique de Pie XII sur la Royauté de Marie et l'Institution de sa fête ; — discours de Pie XII à la cérémonie mariale du 1er novembre 1954 ; — prière de S. S. Pie XII : consécration au Cœur Immaculé de Marie.

Trois superbes gravures aèrent agréablement le texte : Le couronnement de la Vierge, par FRA ANGELICO ; la Vierge avec l'Enfant, taillée dans le bois, par KITAKO-KOMBE, au Congo ; — Notre-Dame de la Guadelupe, image vénérée à Mexico.

Par ces énumérations trop sèches, on peut déjà juger de la qualité de ce tome V : l'ensemble de la documentation *Europe, Asie, Afrique, Amérique, Océanie* est absolument unique : presque tous les collaborateurs du P. du Manoir sont des spécialistes ; la bibliographie de chaque étude a été particulièrement soignée et, en particulier, la bibliographie sur la Royauté mariale préparera les travaux de la section française au Congrès international de Lourdes de 1958.

Nous souhaitons un succès mérité à ce nouveau monument érigé en l'honneur de Marie et qui trouvera prochainement, dans un tome VI, un ensemble d'études formant un traité complet de théologie mariale.

A. MICHEL.

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus bibliographiques

1. Rivista di ascetica e mistica. — 2. La gioia cristiana. — 3. Consigli ad un giovane superiore. — Firenze, Libreria editrice Fiorentiana, 1956-1957.

La *Vita cristiana* est une revue italienne, bimestrielle, analogue à notre « Vie Spirituelle » et publiée sous la direction des Pères dominicains de « La Maddalena » de Florence. Avec le dernier fascicule de 1955 elle achevait sa 25e année. A cette occasion elle a changé son modeste format in-12 à couverture jaune en un plus élégant format in-8 de couleur rouge. Elle a changé en même temps son titre et est devenue la *Rivista di ascetica e mistica* à partir du 1er janvier 1956. Elle continue de paraître tous les deux mois sous la direction des Pères Dominicains, maintenant ceux de Fiesole, près de Florence.

Elle précise *son but :* « étude théorique et pratique de tout ce qui regarde la vie intérieure dans ses fondements dogmatiques, dans ses phases psychologiques et dans ses modèles qui sont les saints. » Elle s'adaptera aux mouvements biblique, patristique et liturgique qui caractérisent notre époque. Elle sera fidèle à la doctrine de saint Thomas d'Aquin et de son école. Elle se gardera d'un « humanisme » qui exagère les possibilités de l'âme comme s'il n'y avait plus, dans l'homme moderne, de conséquences du péché originel ; mais elle maintiendra fermement que la sainteté reste accessible par la grâce divine.

Le *public visé* est très divers : avant tout les maîtres des novices et les prêtres chargés de la formation des clercs séculiers ; mais aussi les professeurs de théologie mystique et leurs étudiants, les tertiaires séculiers, les dirigeants d'Action Catholique, et plus généralement tous ceux qui aspirent à réaliser un idéal de perfection personnelle et d'apostolat.

Parmi les *moyens* envisagés, on insiste sur une enquête chaque année, annoncée dans le numéro de janvier, et dont les résultats sont résumés et critiqués dans un numéro d'été. En fait, l'enquête inaugurée pour l'année 1956 porte sur les *Exercices* de S. Ignace de Loyola. Quatorze réponses ont été publiées. Emanant de personnes qualifiées : un évêque, quatre religieux de divers Ordres, cinq prêtres (missionnaires, curés...), trois religieuses, ces réponses ont une toute autre valeur que les bavardages sans portée qui caractérisent trop souvent ces « enquêtes » lancées à la cantonade. Elles ne couvrent que 80 p.; plus de 200 pages reproduisent, non plus des témoignages, mais des travaux approfondis

sur les divers aspects des « Exercices ». Le tout couvre les 3 derniers numéros de la Revue (juillet à décembre 1956), brochés ensemble en un volume de 382 p. (abonnement annuel : Italie, 1000 lire ; Etranger, 1500 lire).

Une autre initiative a été prise par la *Rivista* ; il s'agit de la composition d'un *Dictionnaire d'ascétique et de mystique*, moins développé que le *Dictionnaire de Spiritualité* (Beauchesne), mais donnant les renseignements essentiels sur la doctrine et l'histoire de la spiritualité et sur les auteurs, anciens et récents (y compris ceux qui vivent encore) qui en ont traité.

Pour 1957, la direction a prévu une « Semaine d'études sur l'enseignement de l'ascétique et de la mystique » dans les Séminaires et les Scolasticats ; un « Concours » sur les accusations faite contre les « Exercices », faisant suite au « Concours » de 1956 sur la mariologie ; un « Supplément réservé exclusivement aux confesseurs, aux directeurs, aux Supérieurs » ; un Numéro spécial sur *La joie chrétienne* ».

Ce dernier est paru ; douze rédacteurs y ont collaboré (144 p. in-8 ; 400 lire). Il examine la joie chrétienne sous tous ses aspects : doctrine, pratique, maîtres et modèles, textes classiques, psychologie, direction spirituelle, enfin abondante bibliographie avec analyse et appréciations.

La *Rivista* publie encore en tiré à part des *Consigli a un Giovane Superiore* (16 p.; 130 lire). L'auteur en est le P. Lorgna (1870-1928), dominicain, mort en odeur de sainteté, fondateur de la « Congrégation eucharistique des Sœurs dominicaines de la Bienheureuse Imelda » (environ quarante maisons, en Italie et au Brésil). Ses conseils sont adressés à un jeune supérieur d'un couvent de Dominicains ; ils sont très remarquables, tant par leur fine psychologie que par leur profond esprit surnaturel.

Ces quelques notes rapides ne peuvent donner qu'une pâle idée de la solidité doctrinale et de l'élan apostolique qui caractérise ce renouveau d'une revue dont le passé n'était pas sans mérite. Elle prend rang désormais parmi les plus remarquables de ce genre publiées actuellement en Europe. Les spécialistes ne doivent pas l'ignorer et de nombreux lecteurs — et lectrices — y trouveront un excellent aliment pour leur vie spirituelle.

Abel MOREAU. — René Bazin. — In-16 de 128 p. avec 5 photogr., 400 fr. — Edit. Caritas, 46-48, rue du Four, Paris-6e, 1957.

En 1934, le bon professeur-romancier-critique qu'est Abel Moreau consacrait à René Bazin la première thèse de doctorat en français, devancée d'ailleurs en langue anglaise par celle de M. John Sinclair Wood. Il met aujourd'hui à la portée du grand public cet ouvrage depuis longtemps épuisé.

Il retrace tout d'abord les grandes étapes de cette existence unie et apparemment facile et jette un jour nouveau sur sa vie familiale, ses occupations, son « ascension » rapide, ses relations... Il présente « l'homme », celui qui dit un jour : « La vie est faite non pour être vécue, mais pour être vaincue » et rappelle deux épisodes moins connus de sa vie académique. Sur le point d'être nommé Directeur de l'Académie française, il est averti qu'en cette qualité il devra faire un discours sur Renan. Il accepte, mais annonce tout de suite qu'il dira ce qu'il pense. On nomme évidemment un autre académicien directeur. — Voulant honorer ses compatriotes à l'occasion de la grande fête de la boule, il se présenta en académicien, et comme une contestation s'était soulevée sur un coup douteux, Bazin s'approcha, tira tranquillement son épée... et mesura. Voilà, dit M. Moreau, de ses délicatesses. Du chrétien on jugera encore par ses réflexions puisées dans les derniers « Cahiers » : « Pas de peur de la mort, car la mort ne finit que la peine de vivre... Quand on vieillit, tout s'en va, mais Dieu vient... Je voudrais vivre dans un pays où il n'y aurait pas d'ennemis de Jésus-Christ. La parole sans voix m'a répondu : « Tu y vas ».

Le biographe fait en passant bonne justice de la légende qui voit dans René Bazin un écrivain pour « enfants de Marie ». N'a-t-il pas montré à côté des grandeurs de l'amour (*Davidée Birot, Magnificat*, ses misères et ses faiblesses, *L'Isolée, Gingolph l'abandonné*) ? Qui n'excuserait d'ailleurs le romancier d'avoir choisi ses héros de préférence parmi les honnêtes gens et d'avoir manqué parfois ses personnages « infâmes » ou de les avoir moins réussis. « La sainteté, dit encore M. Moreau, lui est plus familière que l'ignominie. » Mais son personnage central reste moins la femme que la terre et l'étude de ses paysans révèle les âmes plus que les mœurs.

Bazin fut aussi pour son époque ce qu'on appelle de nos jours un *écrivain engagé*. Aucun des problèmes de son temps ne l'a laissé indifférent ; les relations entre les patrons et les ouvriers, ainsi que les bénéfices liés à des salaires insuffisants (*De toute son âme*, le roman « le plus réaliste qui soit au monde », écrivait alors Faguet !), le drame de la désertion des campagnes (*La Terre qui meurt*, son plus grand succès de librairie, *Le Blé qui lève*), les problèmes posés par la séparation et le rattachement de l'Alsace-Lorraine (*Les Oberlé, Les Nouveaux Oberlé, Baltus le Lorrain*), ceux de la vocation et du recrutement sacerdotal (*Magnificat*).

Quant à l'écrivain il est d'une pureté toute classique. Les citations de M. Moreau suffiraient à en administrer la preuve. Les élèves de nos écoles et de nos collèges auraient intérêt à le lire et à le relire. Peu d'hommes ont aussi bien servi la langue française. Quand il entra à l'Académie, où il succédait à Legouvé, le cardinal Mathieu fit cette réflexion : « C'est l'art de bien écrire qui succède à l'art de bien lire... »

N. B. — Une des meilleures sources d'informations sur René Bazin, et généralement ignorée des bibliographes, se trouve dans le numéro spécial à lui consacré par la *Document. catholique* des 15-22 juin 1935.

---

1. **Alexandre MASSERON. — S. Jean-Baptiste dans l'art.** — 188 p. de texte (17,5 × 22) ; 152 héliogravures. — Broché, 2.290 fr.; relié, 2.900 fr. — Paris, Arthaud, 1957.
2. **Ugo RAHNER, S. J. — Saint Ignace de Loyola.** — 335 p. (17 × 24), avec 226 photos ; broché, 1.800 fr. ; relié toile, 2.400 fr. — Desclée de Brouwer, 1955.
3. **Charles de Foucauld.** — 200 photographies en héliogravure. — Broché, 1.800 fr.; relié, 2.800 fr. — Lyon, Edit. du Chalet (36, rue de Trion ; C. c. p. Lyon, 1095.23), 1957.

Ces trois ouvrages, très artistiques, peuvent servir de cadeaux à l'occasion des fêtes de Noël.

1. — M. Masseron est un spécialiste de Dante et de la civilisation médiévale en Italie, et un grand amateur et critique d'art. Pour la collection « Art et paysages » il a groupé ici des reproductions de peintures et de sculptures concernant toute la vie du Précurseur et les a expliquées dans un texte érudit et très clair. Les 152 héliogravures sont parfaites ; elles viennent des établissements Braun.

2. — Le R. P. Rahner, jésuite de langue allemande, a écrit un bref, mais substantiel récit de la vie du fondateur de la Compagnie de Jésus, en vue du 4e centenaire de sa mort (31 juillet 1956). L'ouvrage traduit en notre langue par ses confrères français, fait partie de la collection « Les Saints par l'image ». M. von Matt, spécialiste en la matière, a pris dans toutes les régions traversées par le Saint, des photographies originales de sites, de monuments, d'œuvres d'art, de paysages (ces

dernières en particulier sont très artistiques) ; elles constituent l'attrait principal de ce beau livre qui intéressera un très grand nombre de prêtres, de religieux et de laïcs.

3. — C'est aussi à l'occasion d'un centenaire, celui de la naissance du Père de Foucauld (15 septembre 1858) que, sous le patronage de Mgr de Provenchères, avec une préface autographe de Mgr Mercier, évêque du Sahara, et une introduction du Père Voillaume. l'abbé Georges Gorrée a écrit une brève biographie concise du célèbre ermite, suivie de plus de 200 photographies évoquant la personne, la famille, la vie, les séjours du Père. Chacune de ces hélios, très finement exécutées par Lescuyer, est accompagnée de quelques mots d'explication par le même abbé Gorrée. Cet album enchantera la jeunesse et rendra plus vivante la représentation qu'ont pu se faire jusqu'ici les innombrables admirateurs et disciples du Père de Foucauld.

Mgr F. TROCHU. — **Sainte Bernadette.** — In-8 (17 × 24), 193 photos de L. von Matt, 1.800 fr. (relié : 2.400 fr.). — Paris, Desclée de Brouwer, 1956.

Mgr Trochu avait publié une *Sainte Bernadette Soubirous. Sœur Marie Bernard* (cf. *Ami* 1954, p. 142) qui est la meilleure biographie que nous possédions de la sainte Voyante. Dans le présent volume, il condense son texte, mais en garde tout l'essentiel : l'enfance de Bernadette, les Apparitions, le Message, la religieuse et les gloires de la canonisation. Mais ce texte est accompagné, à chaque page, d'une illustration splendide. Les photos sont très judicieusement choisies, plusieurs sont inédites ou peu répandues ; elles évoquent Lourdes en 1858, les contemporains célèbres de Bernadette, les foules et l'atmosphère du pèlerinage, la vie familiale des Soubirous (137-140), puis Nevers, avec quelques manuscrits et souvenirs.

Comme le dit S. Exc. Mgr Théas, dans la Préface, nous avons ici « La Dame qui sourit » : à Bernadette, aux malades, aux cœurs souffrants, à toute la famille humaine ; c'est la Mère avec son enfant.

Ce livre, paru depuis près d'un an déjà, sera une magnifique introduction aux prochaines célébrations du centenaire ; il faut le répandre largement.

Charles HARDT, S. J. — **Quatre conversions.** — In-8 de 204 p., 500 fr. — Mulhouse, Salvator. 1957.

Ce livre est traduit de l'allemand. Le P. Hardt y a réuni 4 monographies de pasteurs protestants récemment convertis. L'un d'eux, Rodolphe GOETHE, ancien conseiller supérieur du Gouvernement au Ministère des Cultes de Hesse, est bien connu pour avoir attiré l'attention de la grande presse : converti à 71 ans, il a obtenu du Saint-Père la permission de recevoir le sacerdoce tout en étant marié. Il a été suivi par d'autres pasteurs convertis, qui n'hésitèrent pas à s'engager à pratiquer la continence dans le mariage déjà contracté, afin de recevoir aussi le sacerdoce. Il raconte en détail la lente évolution qui l'a conduit au catholicisme, spécialement sous l'influence d'une femme remarquable qui se convertit avant lui.

Le pasteur Martin GIEBNER avait reçu la « consécration » épiscopale luthérienne. Le récit de sa conversion suit de très près la marche des événements de l'Allemagne religieuse. Il est de ce fait très concret.

Le Dr Georges KLUNDER entre moins dans les détails de sa vie, mais il explique magnifiquement la raison fondamentale de sa conversion : l'histoire lui a révélé que seule l'Eglise catholique possède la plénitude de la vérité : le protestantisme n'en possède que des éléments épars.

Quant au Dr Henri SCHLIER, il a été longtemps professeur d'exégèse néo-testamentaire à l'Université de Bonn. Il est encore plus sobre de détails biographiques, mais il explique avec maîtrise comment ce sont ses propres études scientifiques sur le Nouveau Testament qui l'ont peu à peu amené à conclure avec certitude que l'Ecriture Sainte n'a de valeur qu'interprétée par l'Eglise catholique, prolongement du Christ sur cette terre.

L'intérêt de ces pages est multiple. On y voit clairement la nature du protestantisme, exposé par des gens qui l'ont vécu, et qui le présentent toujours avec autant d'objectivité que de charité. On y admire l'impression produite sur ces convertis par la messe, la liturgie, la continuité ininterrompue de la hiérarchie, etc. Venus d'horizons très divers, ces convertis s'accordent dans le même témoignage. Le lecteur catholique y trouve joie et réconfort. Ceux qui hésitent, qui ont des doutes, qui ignorent la distance qui sépare le protestantisme du catholicisme, trouveront là de grandes lumières. Ce livre est à recommander spécialement dans les cercles d'études et dans les classes d'intruction religieuse des grands élèves.

SAINT AUGUSTIN, **Confessions.** — Traduction de G. COMBES, docteur ès-lettres. Introduction du R. P. F. CAYRE, A.A. — XX + 491 p. (11×16, 1,2). — Relié souple, 990 fr. ; broché, 780 fr. — Paris, Lethielleux, 1957.

Cette traduction du chan. Combès, docteur ès-lettres, a paru en 1942. Elle est ici réimprimée par « reproduction offset », donc rigoureusement identique à la première. On a eu raison de l'offrir de nouveau au public, car elle est de bon style et rend bien le sens des formules, souvent elliptiques, des Confessions, fût-ce au prix d'une légère et intelligente paraphrase que complètent quelques notes. Elle ne contient pas le texte latin ; elle a été faite sur le texte des Mauristes, rarement corrigé sur les éditions critiques de la collection G. Budé et de la collection Teubner.

Véritable « édition de poche » par son format et par l'emploi du « papier bible », elle convient au grand public qui lui fera bon accueil. Les érudits qui consulteront cette traduction vérifieront pourtant avec soin les citations bibliques, si fréquentes, où l'on trouve trop souvent du désordre de pagination et même des références inexactes (cf. par ex. p. 1-10, 182). Signalons enfin une bonne table alphabétique (p. 477-488).

Lucien JERPHAGNON. — **Prières pour les jours intenables.** — In-8 de 160 p., 360 fr. — Paris, Editions ouvrières, 1957.

L'auteur, connu pour deux ouvrages récents sur le problème de la souffrance, reprend ici le même sujet sous une autre forme. Une première partie contient 34 courtes prières, dont chacune s'insère dans la vie concrète, et conduit discrètement l'âme à l'attitude religieuse convenable. Il y en a pour tous les cas désespérés : aigreur, jalousie, révolte, fatigue, anxiété, maladie, souffrances de toute sorte. Elles ont toutes un accent de sincérité frappant : certaines même sont extraites des papiers de ceux qui les ont écrites sous le coup du malheur. Une seconde partie contient 38 textes choisis sur la souffrance. Ils sont dus aux auteurs les plus variés : païens, chrétiens, philosophes, romanciers etc., et cette variété en augmente l'intérêt. Ces pages feront du bien à tous ceux qui souffrent.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 17 decembris 1957

G. MICHEL. *vic. gen.*

Le gérant : C. CAILDRAUD

Imprimerie de la Société Anonyme de l'*Ami du Clergé*
4, rue Claude-Gillot. LANGRES (Haute-Marne)